

pas avoir grande confiance dans les résultats de notre visite.

Nous descendîmes dans la principale habitation, où un souper plus solide que recherché nous avait été préparé par les soins de notre coureur. Rassurés peu à peu par notre présence, les Hindous se pressèrent autour de nous et commencèrent à nous raconter les méfaits des tigres. Celui-ci avait perdu sa chèvre, celui-là son mouton ; l'un s'était vu enlever un bœuf, l'autre un chameau ; tous avaient quelque grief. Nous remarquâmes cependant que, la plupart du temps, les dégâts dont ils se plaignaient consistaient dans la disparition d'objets mobiliers, qui n'avaient certainement point été emportés par les tigres. Quant à des morts d'hommes causées par les fauves, il n'en était point question.

Ils étaient au beau milieu de leurs récits lorsqu'un rugissement formidable retentit à quelques centaines de pas au dehors. Le silence régna aussitôt dans la salle où nous étions, et la frayeur se peignit sur le visage de tous nos Hindous.

“ En route ! ” me dit le major en se levant.

Nous sautâmes sur nos fusils, tous tant d'Européens que nous étions, et nous franchîmes le seuil. Il faisait un beau clair de lune et un froid assez piquant. Un rideau d'orangers s'étendait devant nous, masquant d'épais halliers où les Hindous assuraient que le tigre devait se trouver. Comme telle était aussi notre opinion, nous nous espaçâmes convenablement, et nous nous dirigeâmes vers ces buissons. Nous les entourâmes et les fouillâmes avec soin, mais en pure perte. Nous passâmes là deux grandes heures, qui furent complètement perdues. Pourtant il me semblait que le tigre, si tigre il y avait, n'aurait pu s'évader sans être aperçu. Notre nuit s'écoula en d'inutiles battues, sans que nous vissions même une bête fauve.

La major, qui avait montré une grande ardeur, était furieux ; il ne comprenait rien à tout cela. Nous rentrâmes avant l'aube à Hazaroubag.

Comme pour mieux confondre nos idées ou pour nos railler, des Hindous y apportèrent un tigre qu'ils avaient tué la veille, à deux lieues de là. Nous leur fîmes expliquer de quelle manière ils l'avaient atteint, et ils nous racontèrent qu'ils avaient simplement attaché un mouton au pied d'un arbre, et l'un d'eux, caché dans le feuillage de l'arbre, avait foudroyé le tigre au moment où il s'approchait pour emporter l'appât.

Si le procédé ne témoignait pas d'un grand courage chez ceux qui l'avaient employé, il était bon, cependant, et cela suffisait. Toutefois j'eus peine à comprendre qu'ils eussent pu faire le coup avec l'arme qu'ils nous montrèrent. C'était un fusil à mèche, datant du seizième siècle, pour le moins ; le canon était de petit calibre, mais d'une longueur et d'un poids

énormes, et il n'adhérait à la monture qu'au moyen de grossières ligatures de rotin.

Sir Hardee Mackensie donna vingt roupies (cinquante francs) aux Hindous. En ce temps ordinaire, le gouvernement n'accorde que dix roupies par tête de tigre ; mais vu les circonstances, le major crut devoir doubler la somme.

La nuit suivante, nous résolûmes d'imiter les Hindous, et nous nous mîmes en campagne en même nombre que la veille, mais munis d'un mouton et d'une chèvre, dont nous attendions beaucoup. Nous choisîmes attentivement notre position, un site écarté, sorte d'impasse où finissaient les bois. Ayant attaché nos deux animaux, à cent yards des halliers, nous nous postâmes autour, derrière des arbres ou des buissons. Dominant de la sorte le vallon, nous étions sûrs de foudroyer les tigres, s'il s'en présentait.

Dès qu'elles se virent seules, nos bêtes commencèrent à crier, et le craquement de quelques branches, se brisant sur le passage des fauves nous prouvèrent qu'elles étaient, entendues. A genoux, silencieux, la carabine à l'épaule, l'oreille au guet, nous attendions avec une anxiété fébrile le moment propice. Mais, en dépit des bêlements répétés de nos animaux, rien ne paraissait. L'impatience nous prenait sérieusement, quand tout à coup le mouton et la chèvre se turent en même temps.

“ Attention ! dis-je tout bas au major placé à quelques pas de moi, à gauche ; l'ennemi est proche, et il se prépare à enlever la proie.”

Nous redoublâmes de vigilance, sondant de l'œil les moindres plis du terrain. Soins inutiles ; le temps marchait, et tout demeurerait tranquille dans notre voisinage. Soudain j'entendis sir Hardee Mackensie s'élancer hors de sa cachette en jetant un grand cri.

“ Qu'y a-t-il, major ? demandai-je en me découvrant également.

— Il y a que nous sommes dupés : mouton et chèvre ont disparu.”

En un clin d'œil, tous nos gens furent debout et s'élancèrent vers l'endroit où nous avions attaché les deux animaux. Le major ne s'était pas trompé, il n'y avait plus de trace de nos bêtes. Nous examinâmes scrupuleusement le terrain ; il était arrosé de sang encore tiède ; les cordes, proprement coupées, étaient encore fixées aux arbres. Pendant que je cherchais le nœud de cette énigme, le major hochait gravement la tête.

“ Ceci, dit-il enfin, n'est pas le fait des tigres.

— Qui pourrait, pensez-vous, demandai-je nous avoir joué ce mauvais tour ?

— Des voleurs.

— Mais, major...

— Des voleurs, vous dis-je. Vous ne connaissez pas leur savoir-faire. Nous en reparlerons plus tard.”

Sans me donner d'autres explications sir Hardee Mackensie ordonna une battue qui dura tout le reste de la nuit. Sauf les grands